

Sylvain Pattieu

Des impatientes

l
a
b
r
u
n
e

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est un lycée de banlieue comme il y a en beaucoup autour de Paris, un lycée « difficile », selon le journal télévisé... Territoire républicain coincé entre la quatre-voies, le terrain de foot et le commissariat. Tous les jours ils sont plusieurs centaines à converger vers son portail trop petit. Milliers de pieds dans des baskets ou des ballerines identiques achetées chez le Chinois. Des crêtes, des franges, des cheveux bouclés, crépus ou lissés. Des diamants ou des créoles aux oreilles. Des sacs à dos ou des sacs à main. Des belles maquillées et des bouffons, des gamins boutonneux, des grands costauds qui font déjà hommes. Des L, des S, des STG mercatique, des STI... C'est ici que commence l'histoire d'Alima-Nadine Sissoko et Bintou Masinka. La bonne élève et la grande gueule. L'une rêve d'intégrer Sciences Po et l'autre est abonnée aux sanctions et aux boîtes de nuit. Chacune avec de l'énergie à revendre, à dépenser, à affirmer. Les impatientes, ce sont elles deux.

SYLVAIN PATTIEU

Né à Aix-en-Provence en 1979, Sylvain Pattieu enseigne l'histoire à l'Université Paris 8–Saint-Denis. Dans son premier roman, il joue de la fiction et de la réalité pour peindre dans toute sa complexité le monde contemporain.

Du même auteur

Les camarades des frères, trotskistes et libertaires dans la guerre d'Algérie,
Éditions Syllepse, 2002.

Tourisme et travail. De l'éducation populaire au secteur marchand (1945-1985),
Les Presses de Sciences Po, 2009.

© Éditions du Rouergue, 2012
ISBN 978-2-8126-0426-3
www.lerouergue.com

Sylvain Pattieu

Des impatientes

—l
—a
—b
—r
—u
—n
—e

*Pour Laureline qui m'a redonné le goût des romans.
Il y a dans ce livre un peu de toi et un peu de moi.*

*Pour mon frère, pour mes parents.
Leur amour, comme les livres, demeure,
même si rien n'est comme avant.*

Pour mon fils, Lucien.

*Pour les autres marmots de la bande :
Joachim, Lila, Zoé, Naïma et Coline, Camille
et Valentin, Lison, Elio, Clara, Zyed
et Lounes, Thibault, tous les cousins cousines.*

*« Ne le voyez pas comme un récit avec un début et une fin.
Contrairement aux histoires qui reposent sur une intrigue, il n'y a
jamais de conclusion dans la vraie vie. Pas vraiment. »*
Cray Bernette, *Treme*, saison 1, épisode 9.

Impatiens (*Impatiens*) : plantes herbacées de la famille des balsaminacées, vivant dans des endroits peu exposés au soleil, dont les fruits explosent facilement au toucher et disséminent ainsi leurs graines.

Partie I
LA RUPTURE

Le lycée

C'est un lycée de banlieue comme il y en a beaucoup autour de Paris, un lycée « difficile » selon le journal télévisé, un lycée ZEP comme on a dit à un moment, « Ambition réussite » maintenant, parce que ZEP est devenu stigmatisant et parce qu'il y a moins de moyens ; un lycée qui fait frémir les jeunes profs venus de Paris ou de province et leurs familles au moment des mutations, avec un petit soulagement quand même parce que c'est pas un collègue ; un lycée du 93, ce qui produit toujours son petit effet quand on dit son lieu de travail, en général suivi d'un « c'est pas trop dur ? » ou « et ils sont pas trop durs ? » compatissant, ce qui dispense d'entendre les « ah oui c'est bien prof vous vous foulez pas trop, vous avez les vacances » et de répondre « ben vous avez qu'à passer le concours si c'est si bien d'être prof » ; un lycée du 93, un antidote aux réactions antifonctionnaires, somme toute assez injuste parce qu'après tout ça vaut bien un lycée du 94, du 77, de Saint-Dizier ou de Strasbourg, seulement égalé sur

l'échelle de Richter du métier qui craint par « prof dans les quartiers nord de Marseille ».

Ça a d'abord été un bon lycée tout beau tout neuf moderne, dans les années 1970, construit pour répondre à la fois à la massification scolaire et à la progression de la banlieue au-delà de la petite couronne, quand on croyait encore que la crise allait pas durer, un lycée d'ascension sociale, ceux de la vieille ville, ceux qui s'installent en pavillon, la maison avec jardin, enfin, ou ceux qui arrivent dans une cité avec salle de bains et eau courante. Un lycée post-réforme Haby, plus de classes de pauvres, de classes de riches, en théorie, tout le monde dans le même bateau du collège unique. Puis ça s'est peu à peu dégradé, ceux de la vieille ville ont mis leurs enfants dans le privé ou dans un lycée parisien à option rare, quelques-uns des pavillons ont fait de même et ceux des cités sont restés. Les premiers sont partis, les deux dernières catégories se sont développées avec la ville, mais ce n'est pas le pire lycée. Il a même plutôt bonne réputation sur les forums de profs angoissés par leurs mutations, dans les discussions des routards du remplacement ou des vacataires royalement embauchés année après année par l'Éducation nationale.

Tous les jours, ils sont plusieurs centaines à converger vers son portail trop petit, ouverture étroite qui permet de contrôler les cartes des élèves et d'éviter toute irruption intempestive, sauf que le bâtiment étouffe dans ses limites seventies, voudrait grignoter de nouveaux espaces, les gagner sur des alentours pas aussi denses que dans la capitale ; le chantier à peine entamé de trois nouveaux bâtiments fournit pour les petits malins désireux d'éviter tout contrôle ou pour les étourdis du matin une échappatoire à l'exhibition obligatoire des cartes, sans parler du parking des profs par lequel des

enseignants bienveillants laissent entrer certaines de leurs ouailles, connues et reconnues, interpellées et chambrées.

Dans ce territoire républicain coincé entre, d'un côté la quatre voies, de l'autre la deux voies, sur un autre encore un terrain de foot et enfin la salle polyvalente de la ville et le commissariat, ils sont des centaines à converger chaque matin, rituel inexorable et renouvelé. Des centaines de têtes, pour beaucoup dûment casquettées et de mauvais gré décasquettées avant d'entrer, pour souvent tenter aussitôt de se recasquetter en échappant, pour quelques instants volés, au regard vigilant du CPE ; des garçons en survêtement, d'autres en baggy trop larges laissant voir leur caleçon, des filles en survêt aussi, en jean et pour les plus téméraires en jupe, quelques voiles ôtées à l'entrée ; des milliers de pieds dans des baskets, les mieux c'est les Requin, ou dans des ballerines identiques achetées chez le Chinois, des chaussures à talons hauts vernies qu'on se demande comment elles marchent, des tongs quand il fait chaud et des bottes quand il fait froid ; quelques chaussures de ville, aussi, celles des profs, pour beaucoup quand même en baskets, ou celles de malheureux les jours d'oral de mercatique, mercatique pour ne pas dire marketing, même les classes technologiques ont droit à du bon français.

Des centaines de têtes brunes ou blondes ou rasées qui viennent en bus ou en voiture de papa-maman des pavillons, qui ont simplement traversé la deux voies depuis la Cité fleurie ou la quatre voies depuis le quartier du Bois Bertrand, certains en transports en commun parce qu'ils débarquent de plus loin encore, et les profs, arrivés pour la plupart en RER, puis en bus quand ils habitent Paris, mêlés aux voyageurs pour l'aéroport, aux autres profs des autres collèges et lycées et même parfois, jours maudits car encore plus serrés, aux

exposants et visiteurs des divers salons du parc des expositions, aux élèves entre la gare et le lycée, ou alors venus en voiture, avec la radio, la musique, pour ceux et celles qui habitent une des villes d'à côté. Des élèves solitaires et silencieux, les yeux encore gonflés de sommeil, ou bien qui marchent avec des petites fiches en trébuchant et en remuant silencieusement les lèvres les jours de contrôle, d'autres encore en bande qui rigolent fort et qui marchent chaloupé ou en bombant le torse. Ils envoient des vannes dès le matin, se testent déjà, se bousculent et chahutent, ça va être bien la journée, tiens. Des qui tiennent pas en place et des calmes, des sérieux et des fumistes, des joyeux et des silencieux, des contents de venir et des pour qui c'est un calvaire, des beaux gosses et des bouffons, des grands costauds qui font déjà hommes avec des belles maquillées qui font déjà femmes, à côté de gamins boutonneux et malingres, déjà pas mal de gros et de grosses, trop de McDo ou de grecs, des crêtes, des franges, des cheveux bouclés, crépus ou lissés, des diamants ou des créoles aux oreilles, des sacs à dos ou des sacs à main, des secondes, des L, des ES et des S, des sigles encore plus étranges comme STG mercatique ou GRH ou encore CFE et des STI EL ou ET, et même quelques bacs pro et des BTS. Des centaines d'enfants des pavillons et des barres, enfants d'immigrés de la première, de la deuxième ou de la troisième génération, dont les parents ou les grands-parents sont venus d'Algérie, du Sénégal, du Portugal, d'Espagne, de Pologne, du Mali, de Côte d'Ivoire, d'Inde, du Pakistan, du Vietnam, du Sri Lanka, du Burkina Faso, de Turquie ou du Kurdistan, du Rwanda, de Centrafrique, de Chine, du Laos, d'Italie, du Bénin, du Cameroun, du Maroc, de Tunisie, d'Haïti, de Serbie, de Bosnie, du Kosovo, d'Argentine ou du Brésil, de

Bretagne, de Corse, du Limousin, du Nord, de Normandie ou des Antilles, plus quelques individus et nationalités égarés et solitaires dans cette tour de Babel multicolore. Ça promet des débats et des vanes enflammés lors des Coupes du monde ou de la Coupe d'Afrique des nations.

Derrière les grilles attendent une poignée de surveillants, blousons brillants et baskets, presque encore des élèves, un ou deux CPE et le proviseur, campé tel un capitaine en son navire, la cravate valant bien des galons. Ils sont là dès 7 h 45 prêts à vérifier les cartes, à empêcher les bousculades, à contenir l'ardeur de la jeunesse scolarisée, debouts, sentinelles portant le poids de leur corps d'un pied sur l'autre comme des milliers de sentinelles à travers les âges avant eux, vaguement routiniers, vaguement inquiets, le calme avant la tempête, des acteurs sur scène avant que le rideau s'ouvre : l'hiver, leur souffle fait des nuages de fumée, mais pas question de cigarette bien sûr. Et avant eux encore ce sont les personnels administratifs, secrétaires ou intendantes, contingent très féminin dans une aile entière qui lui est dédiée, personnel d'entretien, ceux qui assurent le ménage dans des couloirs usés par des milliers de pieds, personnel de cuisine préparant déjà la cantine de midi, couleur de peau plus proche de celle des élèves que de celle des profs. Tous se sont affairés dans un établissement tellement silencieux que c'est comme un miracle tous les jours recommencé, un petit plaisir pour les quelques enseignants venus très en avance pour faire des photocopies ou éviter les embouteillages. Eux aussi ils attendent, réfugiés dans le havre relatif de la salle des profs, drogués au café ou corrigeant une dernière copie, en train de discuter dans le CDI vide avec les documentalistes, et d'autres encore sur le parking cachés comme des collégiens d'antan pour tirer

sur une dernière clope avant de commencer. Tous, ils appartiennent au lycée, enseignants ou administratifs, ouvriers ou bac plus 5, venus de Paris ou de banlieue par la grâce des transports collectifs ou de la voiture individuelle, venus du sud ou de l'ouest de la France au gré des études, des concours, des amours, des premiers postes, venus des Antilles par la grâce du BUMIDOM, Bureau pour le développement des migrations des départements d'outre-mer, qui a fourni à la métropole des années 1960 à 1980 des postiers, policiers, infirmiers, douaniers et aussi des agents de l'Éducation nationale.

Au fur et à mesure que s'approchent les 8 h 30 fatidiques, dernier délai pour entrer, les foulées s'allongent, les pas se pressent, les retardataires courent, ou marchent ostensiblement, selon leur degré de rébellion, d'indifférence ou de bonne volonté scolaire ; avant ça, jusqu'à 8 h 15, c'est une file ininterrompue qui converge vers le lycée, petits ouvriers de la grande fourmilière scolaire. Raz-de-marée d'élèves qui s'agglutinent devant l'entrée avant que le portail s'ouvre, qui crient et qui courent, qui fument un peu mais pas trop, puis qui s'engouffrent et se bousculent. C'est toute une énergie juvénile vouée à rester entre les quatre murs des salles de classes, des fils d'ouvriers, employés, caissières, chômeurs, précaires, vigiles, manutentionnaires, instituteurs, infirmiers, aides-soignants, postiers, cadres moyens, chauffeurs routiers, policiers, femmes au foyer, nounous, maçons, commerçants, maraîchers, invalides du travail, éducateurs, retraités et aussi la fille du maire qui est de gauche. Toute une humanité qui vient par passion, pour un salaire, pour le bac, pour faire plaisir aux parents, pour voir les copains les copines. Toute une énergie à canaliser à orienter vers des textes, des images, des connaissances, toute une jeunesse placée sous la responsabilité

d'autres jeunes un peu plus vieux, de vingt-deux à trente-cinq ans, après c'est la mutation, le retour au soleil, à la campagne, près de la famille, à Paris, ou alors des anciens, plus de cinquante ans pour les vieux de la vieille, les profs qui étaient là avant, quand le lycée a été créé, qui habitent ici ou qui sont militants ou qui veulent pas bouger, et puis le proviseur et les dames de l'administration. Ceux pour qui c'est une étape, une épreuve, un plaisir, ceux qui attendent les points, la retraite avec espoir, avec angoisse, ceux qui ont autre chose, ceux qui aiment ça, les heureux, les aigris, les consciencieux, les lassés, les flemmards, ceux pour qui c'est la vie pour la vie.

C'est ici que commence l'histoire d'Alima-Nadine Sissoko et Bintou Masinka.

Alima

Moi j'avais tout misé sur l'école et le jour où j'ai dû la quitter ça m'a fait bizarre. Je dis bizarre mais le vrai mot c'est que ça m'a fait mal, très mal. Peut-être que la Alima de quarante ans, quand elle repensera à celle de dix-sept, elle trouvera tout ça un peu dérisoire, un peu ridicule. J'espère. Ça voudra dire que j'ai réussi à faire quelque chose et à devenir quelqu'un, et ce qui me fait mal en ce moment m'apparaîtra comme des petites misères. J'aurai peut-être un métier où on m'appellera madame Sissoko et tout ce qui me semble super-humiliant aujourd'hui ce sera du passé. Mais pour le moment c'est dur, c'est encore proche, et même si depuis il s'est passé pas mal de choses en quelques mois, j'arrête pas d'y penser.

Je me rappelle Mme Lefebvre, ma prof de français de première, elle disait de mettre des mots sur nos sentiments quand on commentait un poème ou un texte, alors c'est ce que j'essaie de faire, mais pas sur un roman, sur ma propre histoire. C'est grâce à elle que j'ai eu 15 au bac français en première,

pourtant j'étais en S. C'était pas gagné d'avance d'arriver à faire S, d'être bonne en français, en s'appelant Alima-Nadine Sissoko, fille d'Omar Touré et de Madeleine Sissoko, zéro année d'études à eux deux, je pense. Surtout quand on vit seule avec sa maman et son petit frère, le papa parti un jour quand on était petite pour ne plus jamais réapparaître. Mais maman, elle m'a toujours poussée, elle a toujours su que l'école c'était important.

De toute façon ça me plaisait, depuis toute petite j'ai aimé les études, je me rappelle la première fois que j'ai lu un livre, je me suis dit que je pourrais plus m'arrêter. J'aimais tellement ça qu'on me raconte des histoires. J'ai commencé à avoir des bonnes notes à l'école, j'étais la première, des notes meilleures que d'autres enfants dont les parents avaient plus d'argent, de meilleures situations, que ma mère. Il fallait voir comme elle était fière la première fois que je lui ai ramené un bon bulletin de notes, j'étais la première, c'était en CP mais je me souviens de la lueur dans ses yeux. Ma mère c'est pas du genre à se vanter mais là elle en a parlé aux voisines, elle leur disait ma fille c'est la première de sa classe, moi j'ai pas fait d'études mais vous verrez, elle ça sera quelqu'un. Moi aussi je voulais devenir quelqu'un, avocate, journaliste, médecin ou prof.

Faut dire que ma mère elle a de l'ambition pour ses enfants, je sais qu'elle nous aime, même si elle se met parfois en colère parce qu'elle a pas eu une vie facile, parce qu'elle est seule. Dans ces cas-là, elle prend des décisions injustes, et je sais que je l'ai déçue, parce que mon frère il a toujours eu des problèmes, mais moi jusqu'ici je lui avais épargné ça. Ma mère elle a pas toujours fait les métiers qu'elle voulait, elle a nettoyé souvent les saletés des autres, elle a même été au chômage mais elle a toujours gardé la tête haute. Je sais que c'est en

partie grâce à moi, parce qu'elle pensait à sa fille qui avait des bonnes notes à l'école et qui allait réussir dans la vie.

Elle a toujours voulu nous donner toutes les chances, des habits propres et neufs, des fournitures pour l'école, et pour moi un prénom africain et un prénom de Blanche. Alima-Nadine, elle savait pas que Nadine c'est moche, je lui en veux pas. Elle venait d'arriver en France et elle a été aidée par une dame qui était gentille et qui s'appelait Nadine. Comme ça existait aussi en Afrique elle a trouvé ça joli. Pour mon frère, elle a choisi Christophe-Sékou, il a eu plus de chance.

Dans l'immeuble j'étais connue comme celle qui était forte en classe, la sérieuse, il y a même une voisine qui m'appelait « petit génie », parce que j'étais toute petite à l'école primaire, ça a pas duré ! Quand je suis montée dans les grandes classes, on me demandait dans l'immeuble de venir expliquer aux plus petits les exercices difficiles. Je leur faisais des dictées, ils me récitaient les tables de multiplication, j'aidais pour les problèmes de maths. Mais ce qui me plaisait surtout, c'était de rester sur mon lit, à lire. On partageait la même chambre avec mon petit frère, mais il était souvent dehors à jouer au foot et je pouvais rester tranquille. Aujourd'hui, il est plus grand, c'est un garçon alors avec ma mère on dort dans la même chambre et on lui a laissé la sienne.

Je regardais pas trop la télé, j'avais pas besoin de ça pour mon imagination. À l'école c'était le paradis, j'étais copine avec tout le monde, dans la cour on jouait à la corde à sauter, à trap-trap, les maîtresses m'aimaient bien, j'avais plein de copains et de copines. Arrivée au collège, ça s'est gâté. J'ai pas compris tout de suite que c'était mal vu d'être une « intello » et que les règles avaient changé. On a commencé à m'appeler par mon nom, Sissoko, même mes copines, ou alors c'était

« Nadine-omouk », « Nadine la pine » et ce genre de blagues. Ça, c'était plutôt les garçons. Mais moi j'ai toujours aimé l'école, je voulais pas me bloquer pour ça, alors j'ai continué à bien travailler, à participer un peu en classe mais pas trop, pour pas faire fayotte. J'ai vite compris que mon double prénom, ça passait pas, j'aimais pas Nadine, alors j'ai dit Alima tout court pour tout le monde, même les profs, de toute façon c'est moi qui remplissais mes fiches pour l'inscription et la rentrée. Le collège, ça a été la période la plus dure. À l'école, j'étais copine avec tout le monde, même des garçons, mais là ils voulaient plus traîner avec des meufs ou alors ils nous tiraient les cheveux, ils nous regardaient en rigolant. Au collège les mecs sont devenus cons.

Pendant cette période, je me suis fait discrète. J'avais toujours des bonnes notes, mais c'était pas difficile, j'étais dans des classes de cas soc', tous des fous. Des fois on n'entendait rien en cours, je me mettais au premier rang pour suivre mais je devais presque me boucher les oreilles et lire sur les lèvres du prof ! Enfin ça dépendait bien sûr, y en a qui se faisaient respecter, mais de toute façon y avait toujours un moment à problème dans le cours. Ma mère le voyait bien, que c'était un collègue pourri, mais elle savait pas quoi faire. Elle avait peur que je tourne mal, mais moi je m'en foutais des autres, je savais où je voulais aller. Avec ceux de l'école, petit à petit on s'est perdus de vue. On était pas tous allés au même collège, on se voyait encore au quartier mais c'était plus pareil, on avait changé.

J'avais une très bonne copine, quand même, Samia, on s'asseyait tout le temps à côté en cours, on prenait le bus ensemble. Elle travaillait moins bien que moi mais on se mettait toutes les deux pour les exposés. Pendant le collège, c'est

devenu une bombe : elle avait des gros seins, elle était mince, elle a commencé à se maquiller. Les garçons devenaient fous autour d'elle, j'ai commencé à la trouver superficielle, ça s'est encore aggravé au lycée. De toute façon, on est pas allées dans le même, alors on se voyait plus, sans être fâchées, comme ça, tout simplement. Je crois que les amitiés de l'école ou du collège, c'est pas des vraies amitiés, on change trop après, mais des fois ça me rend triste quand j'y pense.

Bref, je me suis retrouvée toute seule au lycée. Vu le collège d'où je venais, je pouvais avoir des bonnes notes ça voulait rien dire, ils m'ont mis dans une classe de folles. La seconde 3 c'était une classe avec que des filles qui voulaient faire STG, ou même des filles qui ont été réorientées en BEP. Moi avec mon collègue pourri, j'étais jugée d'avance. Je suis restée dans mon coin, devant, sans la ramener, sans faire ma maligne ou ma fierté, en continuant à bien travailler. J'ai montré aux profs que j'étais pas comme les autres, que je pouvais passer en bac général. Ce que je voulais faire au début c'est littéraire mais j'ai vite compris que ça me fermait des portes. Alors en S c'est sûr que je galérais un peu en maths, mais au moins c'était une bonne classe où on pouvait travailler. Des fois le soir quand je rentrais j'avais envie de pleurer tellement j'aimais pas ma classe en seconde. Les filles étaient gentilles mais elles parlaient que de maquillage ou de mecs ou de chanteuses. Je me mettais encore au premier rang, avec Nouroul, une fille qui voulait travailler aussi, mais la pauvre, elle a pas pu aller en général au final.

Du coup, je passais un peu pour la bouffonne de service. Sauf pendant les contrôles, tout le monde voulait se mettre à côté de moi, je les laissais copier, et là du coup j'étais plus une bouffonne. Comme je suis bonne élève je suis allée en

S, c'est normal. Bac pro ou technologique c'est pour les nuls, L c'est pour les glandeurs et ES c'est quand même moins bien que S même si c'est important l'économie. C'était la bonne S, pas la S3 où ils font du technologique et où y a que des garçons, alors d'un coup ça m'a changé d'ambiance. Ça devenait normal de travailler et d'écouter. Y avait des têtes en maths, et Baptiste, le seul à faire le con, au début, ça nous faisait rire mais assez vite on lui a fait les yeux noirs, et il a compris. Il s'est mis au fond, il sortait une blague de temps en temps, les profs le remballaient vite fait et c'était fini.

J'étais pas du tout avec le même genre d'élèves, la plupart vivaient dans des pavillons, pas dans des cités, j'étais une des seules. Il y en a qui se connaissaient depuis le collège, ou même depuis l'école, et j'ai eu un peu du mal à m'intégrer, c'est vrai, mais j'étais bien. Je cherchais pas à me faire des amis mais au moins à avoir des bonnes notes et au début j'ai galéré dans les matières scientifiques. J'aimais bien l'histoire, ça m'a d'autant plus dégoutée ensuite, le prof d'histoire M. Rullier je me disais c'est un ouf mais il est sympa, des fois il faisait des petites grimaces quand il expliquait, on se tapait des barres de rire. Des fois aussi il buggait, il répétait le même mot trois ou quatre fois, comme s'il savait pas comment finir sa phrase. On voulait l'aider mais on tombait souvent à côté et c'était une bonne ambiance, on pouvait rigoler sans que ça dégénère.

Je crois que je suis un peu une hybride, une scientifique mais avec un esprit littéraire, parce que mes amis je les ai pas trouvés dans ma classe. Y avait pas beaucoup de filles, elles se connaissaient déjà donc elles me parlaient pas trop, et les garçons, même si c'était des S, ils étaient comme la plupart des garçons, lourds. Mes amis, mes vrais amis, les premiers

que j'ai vraiment choisis, je les ai rencontrés dans une autre classe. Quand tout s'est écroulé, j'ai pensé aux études, bien sûr, mais j'ai surtout pensé à eux et j'ai vraiment eu peur de les perdre.